

## **Le massacre de l'Ecole Santa Maria**

Le 21 décembre 1907, au Chili, est la journée d'une horreur absolue, seulement comparable à la souffrance étouffée et voulue par les 17 années de dictature de Pinochet. Remontons aux débuts de l'histoire et de conflit qui finit en massacre. Je vous ai déjà parlé de la ville d'Iquique se référer à : <http://liensutiles.forumactif.com/geographie-climat-f156/quand-les-villes-du-bord-de-mer-sont-nees-de-la-richesse-t14924.htm>, située au nord du Chili c'est le port qui desservait les compagnies du salpêtre, qui avaient leurs dirigeants (lisez : capitaux) et clientèle en Europe.

C'était le plein essor des mines du salpêtre, dans ce que nous appelons là-bas el Norte Grande (le Grand Nord). Dans les mines du salpêtre ou « salitreras » les capitaux étaient en majorité anglais, avec une part infime des capitaux chiliens, mais les capitaux chiliens n'ont jamais servi à grand chose qu'à s'enrichir soi-même et venir ou partir en Europe, mener la grande vie. Ces salitreras donc connaissaient une période faste, à un point tel que des travailleurs venant de tous les points du continent, le Chili même, le Pérou, la Bolivie et même des exilés « économiques » européens, et il y en a eu, croyez-moi, « la roue tourne », débarquaient par centaines pour y aller travailler. C'était au temps du Président Pedro Montt (maintenant l'une des avenues principales de Valparaiso porte son nom, c'est dire à quel point on « camoufla » l'événement pour le petit peuple qui vivait dans « le petit nord », dont nous, « les porteños ».

Nous pouvons rattacher cet événement majeur à la naissance du mouvement ouvrier chilien et du syndicalisme en particulier. Car ceci commença par le mouvement ouvrier des salpêtriers. Ce massacre fit que les ouvriers restèrent muselés pendant une bonne dizaine d'années.

Le gouvernement en place réprima, sans état d'âme, ce mouvement de grève, en appelant les militaires à la rescousse. Le général qui donna l'ordre de tirer à la mitraille se nommait Roberto Silva Renard, qui lui, reçut l'ordre direct du ministre de l'Intérieur de l'époque Rafael Sotomayor Gaete. Les survivants de ce massacre eurent un « traitement spécial », dans un camp de concentration bâti en plein désert, qui servit par la suite à González Videla et à Pinochet. On ne bâtit pas pour rien là-bas, ce serait « du gâchis » autrement.

### **Les Faits**

Les mines se trouvaient au milieu de la pampa de Tarapacá. Selon le recensement du 28 novembre de cette année-là (1907), la province de Tarapacá comptait 110.000 habitants. A côté, dans la province de Antofagasta, travaillaient 40.000 ouvriers, dont à peu près 13.000 provenaient du Pérou et de la Bolivie (dans un article à part je vous expliquerai l'histoire de la possession du Grand Nord par le Chili).

La vie des ouvriers était dure, les entreprises avaient le contrôle absolu sur leurs vies et sur l'entretien du gisement, lequel, en principe, devait être souvent entretenu, et mettait constamment la vie des ouvriers en danger (le père de ma grand-mère mourut sous un éboulement, il était journalier) lisez l'article sur le Premier Mai : <http://liensutiles.forumactif.com/culture-litterature-f143/la-fete-du-premier-mai-t15108.htm#300543>

Ce contrôle débordait aussi sur leur vie de tous les jours chez les ouvriers à plein temps. Tous les pouvoirs étaient concentrés dans les mains des propriétaires des mines. Ils

étaient les propriétaires des maisons où logeaient les ouvriers, ils avaient leur propre système policier, ils contrôlaient les magasins et tous ceux qui y rentraient pour n'y faire que «des affaires » (Des villes salpêtrières en plein désert). Ils avaient établi un système de paiement au moyen des tickets qui ne pouvaient être échangés que dans leurs bureaux et les « pulperias » (magasins) à l'intérieur de la ville minière, et n'hésitaient pas à payer les ouvriers avec un retard de 2 ou 3 mois.

[ Le même système était établi dans un autre pays, mais cette fois-ci dans les campagnes, « Les Haciendas » des gros propriétaires terriens ; les magasins appelés « tiendas de rayas » (à cause des raies que l'on marquait sur un pan de mur réservé aux ouvriers qui travaillaient dans la Hacienda, chaque raie correspondait à un achat de consommation faite par les journaliers), les ouvriers étaient ainsi obligés d'acheter que dans « la tienda » et s'endettaient de génération en génération, quand ils se rebellaient, ils étaient soumis en public, au châtement du fouet. Pancho Villa vit mourir son père sous le châtement des cent coups de fouet. Ce fut une des motifs de la révolution Mexicaine et de la dérive meurtrière de Pancho Villa]

La grève des salpêtrières commencée le 10 décembre 1907 s'appela « la huelga de los 18 peniques » (la grève des 18 pens). Les ouvriers demandaient leur salaire à hauteur de cette somme (la compagnie était anglaise), et sa valeur d'échange libre.

La grève commença dans la mine San Lorenzo, et elle s'étendit à Alto San Antonio. Ces derniers, organisèrent une marche, et la longue file des travailleurs arriva à Iquique portant des drapeaux chiliens, péruviens, boliviens et argentins. Ils voulaient déposer dans les mains du Préfet de Iquique leur pétition qui était la suivante :

- 1) Accepter que l'on supprime les tickets et qu'on paie en argent comptant.
  - 2) Paiement des journaliers à la valeur d'un échange fixé à 18 pens
  - 3) Liberté de commerce dans toute la mine
  - 4) Fermer tous les soirs avec un rideau de fer l'endroit où se déposaient les déchets de minerai (cachuchos), la cause principal des accidents graves survenus aux ouvriers.
  - 5) Dans chaque mine devrait avoir une balance et une aune à mesurer devant les magasins.
  - 6) Mettre à disposition des locaux gratuits pour une école de nuit pour les ouvriers qui voulaient apprendre à lire et à écrire.
  - 7) L'administration ne pouvait jeter les déchets pour ensuite les accumuler dans un endroit prévu pour leur réutilisation ailleurs (cachuchos).
- Que aucun administrateur ne soit « chargé » de renvoyer un ouvrier prenant part à ce mouvement.
- 9) Obliger le patron à signifier la fin du contrat à l'ouvrier avec un délai de 15 jours.
  - 10) Une fois cet accord accepté, qu'il soit publié, signé par les patrons et les représentants des ouvriers.

Le 16 décembre, des milliers d'ouvriers arrivèrent à Iquique pour soutenir la mise en main propre du document, aux autorités de l'État. Les pétitions avaient déjà échouées en 1901- 1903 et 1904.

Mais le gouvernement de Santiago, avait déjà ordonné le déplacement de 3 régiments d'infanterie, pour renforcer les 2 déjà en place, et envoya un bateau de guerre, qui quitta Valparaiso ; le 17 arriva, venant de Arica le bateau Blanco Encalada, qui ramenait des troupes du régiment Rancagua (régiment dont la formation datait du temps des guerres d'Indépendance) et le 18 le bateau Esmeralda arriva aussi en renfort (je vous ferai une histoire à part sur ce bateau « emblématique et...meurtrier).

Après maintes médiations entre représentants des patrons et des ouvriers, le contingent des ouvriers en grève grossit chaque jour davantage. Et des 10.000 les grévistes devinrent 12.000. Ils se réunirent sur la place principale, nommée Puerto Montt, et une partie dans l'École Domingo Santa María. Ils demandaient au gouvernement de servir de

médiateur avec les patrons sur place et les propriétaires étrangers se trouvant en Angleterre.

D'une part les patrons se nièrent à négocier sans le retour au travail des ouvriers (tiens ! ça me rappelle étrangement des choses très...contemporaines...). Mais personne ne céda.

On déclara l'État de siège, qui fut publié dans la presse. Tandis qu'une réunion continuait dans la mine Buenaventura, un groupe d'ouvriers et leurs familles voulurent quitter l'endroit et furent criblés de balles près de la voie ferrée. 5 ouvriers furent tués et 6 autres blessés.

Le 21 décembre, après les funérailles des 5 ouvriers, on ordonna aux travailleurs en grève de rentrer, de quitter l'école et de retourner au travail.

Les soldats étaient postés cerclant l'école, les bateaux sur le port pointaient leurs canons vers la cour remplie des travailleurs qui criaient : du pain ! du pain ! et les 18 pens !

Les soldats reçurent l'ordre de les déloger et à 14h30 on informa les dirigeants que s'ils n'abandonnaient pas l'école, on ouvrirait le feu à 15h30 ! On répéta l'ordre, quelques ouvriers et leurs familles quittèrent l'endroit, mais les restants furent criblés de balles à l'heure indiquée.

On tira d'abord sur les ouvriers qui se trouvaient sur un toit, puis la troupe fit irruption dans la cour et les salles de classes criblant à la mitraille hommes, femmes et enfants qui s'y étaient réfugiés.

Le nombre de victimes, selon l'information « officielle » de l'époque fut de 140, pour monter ensuite à 195. Le nombre le plus haut qui fut donné par la suite fut de 3600, et le plus acceptable pour « l'histoire » (qui n'a jamais figuré dans aucun manuel d'écolier, de mon temps) fut de 2200.

Mais quel qu'il soit le nombre cité, le massacre perpétré est là

Le gouvernement de l'époque ordonna de ne pas délivrer des certificats de décès aux familles et fit enterrer une partie des cadavres dans une fosse commune dans le cimetière de Iquique et une autre dans la pampa du désert d'Atacama. En 2007, Madame Michèle Bachelet, actuelle présidente du Chili, fit transporter les restes de cette massacre, enterrés dans le cimetière de Iquique, vers un monument érigé à leur mémoire, pour commémorer les 100 ans du fait massacreur.

Ce fait, perpétré à Iquique en l'an 1907, n'a jamais figuré dans les livres d'histoire, surtout pas dans celui que j'avais. Là on racontait la conquête du Chili, les différents périodes présidentielles depuis l'Indépendance, la géographie, après on passait à l'histoire du vieux monde et sa géographie. En cours d'espagnol (comme le français pour les écoliers d'ici) Neruda ne figurait nulle part, par contre il y avait du Gabriela Mistral partout, plus d'autres écrivains pas du tout connus par ici. Je n'ai lu Neruda qu'une seule fois au lycée, dans une anthologie que l'on m'avait prêtée et publiée en Espagne. Quand j'ai posé la question à ma prof d'espagnol, pourtant elle-même fille des républicains espagnols réfugiés au Chili, elle me répondit, « nous ne l'étudions pas parce que je trouve que son langage est trop pauvre, trop commun, pourquoi ? tu n'aimes pas Gustavo Adolfo Bécquer ? » *Volverán las oscuras golondrinas/ de su balcón sus nidos a colgar/...* » nous étions en plein romantisme avec elle.

Moi, j'avais une version de l'histoire à la maison. Ma grand mère, fille du nord ; enfant élevé dans la pampa et acclimaté à Iquique, témoin oculaire d'un « maremoto » (raz de marée ou Tsunami, si vous voulez), je ne sais dans quelle année :

[ Elle racontait. « Mon père dit à ma mère -prends les chiquillos (les petits), et cours jusqu'au « monte »(colline) - nous avons vu se retirer la mer pendant presque toute la journée, moi et mes sœurs nous jouions à aller chercher les coquillages qui en s'échappant de leurs coquilles, se tordaient sur le sable mouillé « la mer s'en va où ? » me criait ma sœur, et moi je ne savais pas plus qu'elle jusqu'au

moment où mon père arriva tirant son mulet avec lui, il regarda l'étendue de sable où avant était la mer et cria l'ordre à ma mère. Alors nous avons escaladé le « monte », après une heure de course. Et de là nous avons vu la montagne d'eau qui s'abattit sur la côte. Je n'ai jamais vu une vague aussi haute et aussi noire » - racontait-elle - et moi j'écoutais la bouche ouverte et les oreilles aux aguets et après, après, demandais-je. Eh bien, après nous sommes restés 10 jours à attendre qu'on vienne nous chercher, en bateau » et des pêcheurs vinrent les délivrer de cette captivité , heureusement que le mulet transportait quelques provisions, car mon père avait fait quelques achats avec ses tickets à la « pulpería » de la mine ».]

Lors du massacre de l'École Santa Maria de Iquique, son frère aîné, l'oncle Humberto,, avait 14 ans. Il se jeta à terre lorsque les mitrailleuses entrèrent en action et quelques morts, tombant sur lui, lui sauvèrent la vie.

Il fut mis dans un camion lorsque la nuit fut venue, avec les morts qu'on portait pour les enterrer dans le désert. Il se réveilla à temps. Il fut pris en pitié par un soldat, avait-il fait partie de ceux qui avaient reçu l'ordre de tirer ou pas ?, ça on ne le saura jamais. Il le regarda en pleurant et lui montra son scapulaire, celui qui portait la vierge du Carmel (j'en ai trimbalé pendant toute mon enfance un scapulaire avec la même vierge, à même la peau, pour qu'elle me protège, comme elle l'avait fait avec l'oncle Humberto). Et le soldat fouilla sous son tricot aussi et lui montra le sien ! Alors, deux hommes unis dans la peur, dans cette vie de merde et cette mort ignominieuse, grâce à un scapulaire... voilà le livre qu'il faut que j'écrive... dame !

<http://liensutiles.forumactif.com/t15183-le-massacre-de-l-ecole-santa-maria-de-iquique>